

Hêtres, frênes, aulnes et merisiers défilaient au rythme lent de l'animal. D'immenses tapis de fleurs jalonnaient les vallons jouxtant la voie, dans lesquels le soleil tentait de se frayer un passage par dessus les hautes cimes alpestres dont la plupart arboraient encore fièrement leur couronne de neige. Clara remonta un peu plus le col de sa veste. Blotti contre sa poitrine Carlo s'était assoupi.

Il était environ onze heures lorsque le groupe atteignit Exilles. La bourgade médiévale baignait encore dans la fraîcheur matinale exhalant le parfum suave des cerisiers sauvages... Elle affichait ses toits de lauzes disposées en écaille, et ses façades colorées dont certaines arboraient des figures religieuses. Autour du village, des cultures en terrasses surplombaient d'étroites gorges, tandis que, sur son éperon rocheux, l'impressionnant fort, gardien de la route stratégique de Montgenèvre, arborait fièrement ses immenses murailles trapézoïdales. Une vaste forêt de latifoliés recouvrait le paysage : frênes, aulnes, bouleaux et autres hêtres s'étalaient au-dessous d'une large étendue de conifères, sapins blancs mélèze et pins cembro, montant à l'assaut des sérapiques cimes.

Une fois dépassée la localité Francesco décida de faire une halte, aux abords de la futaie. Il sortit du sac un jambon, un fromage de montagne et une miche de blé sur laquelle il traça une croix de son couteau avant d'en distribuer une épaisse tranche à chacun.

Assis sur la bâche Carlo et sa mère mangeaient en silence. Les yeux perdus dans la magnificence du décor, le cœur gros, cette dernière contemplant les faîtes enneigés entourant la vallée. Dieu lui permettrait-il de les revoir un jour ?

Le train longeait maintenant le Buëch et son lit de galets. Insensiblement le paysage changeait : peu à peu, les montagnes laissaient la place à un décor de rochers dont les multiples formes annonçaient la Provence toute proche.

À Sisteron, le convoi effectua un nouvel arrêt technique. La Porte de la Provence, située au confluent du Buëch et de la Durance, offrait aux voyageurs la vue remarquable de sa citadelle trônant sur son éperon rocheux. Une foule compacte et colorée se pressait sur les quais, où se mêlaient crinolines, hauts de forme et porteurs en livrée. De l'autre côté de la barrière de sécurité bordant le rail, comme figées dans le temps, stationnaient des calèches sur lesquelles s'inclinaient les têtes de quelques cochers assoupis, pendant que leurs lourds chevaux mangeaient l'avoine dans la musette accrochée à leur cou.

Le chef de gare avait eu toutes les peines du monde à écarter la foule du bord des voies. Le train, de ce fait, était parti plusieurs minutes après l'horaire prévu. Le corps hors de la cabine de conduite, le mécanicien faisait dès lors le forcing pour rattraper le retard. Le visage noirci, il scrutait les voies à travers l'opacité de ses lunettes, actionnant, de temps à autre, le sifflet. La machine, chahutée, tel un asthmatique, semblait s'étouffer. Elle crachait une épaisse fumée noire mêlée d'escarbilles pénétrant parfois le compartiment en répandant son odeur acre de soufre et de charbon.

Au-dehors, les latifoliés, peu à peu, avaient cédé la place à une végétation sclérophylle. Yeuses, caroubiers, pins parasols ou lauriers habillaient désormais le décor noyé dans un ciel d'azur. Clara, le regard absent, regardait émerger ce monde inconnu, jalonné çà et là de cultures en terrasses sur lesquelles la vigne centenaire traçait son sillon.

Le *Domaine des Costes Pelades* était une immense mesure érigée sur un promontoire, adossée à un bois de chênes rouvres et de noisetiers. La bâtisse, flanquée de deux tours, dominait une vaste cuvette de dix hectares plantée principalement de vignes et d'oliviers.

Mourvèdres, Grenaches, Cinsaults et autres Carignans, constituaient l'essentiel des cépages habitant un sol argilo-calcaire, dont l'exposition et l'ensoleillement exceptionnels façonnaient un vin à l'âme généreuse. Une main-d'œuvre qualifiée, principalement composée de quelques permanents — auxquels s'ajoutait sporadiquement un grand nombre de saisonniers, indispensables à la tenue d'un tel domaine —, occupait les annexes du bâtiment. Parmi ces saisonniers, beaucoup d'Espagnols ou d'Italiens venaient, selon les besoins liés au cycle végétal, participer au *prétaillage*, au *dégaulage*, à la taille, aux vendanges ou encore à l'arrachage ou l'ébourgeonnage. Une vingtaine de tâches différentes au total, occupait donc hommes et femmes, de janvier à décembre, dans une ambiance souvent bon-enfant, sous les ordres de « Maître » Marius Estroublan, le propriétaire des lieux.

Le soleil se couchait lorsque les migrants atteignirent le domaine... Alors qu'ils montaient le chemin conduisant au Castel¹, ils pouvaient encore apercevoir, dans le demi-jour rougeoyant, quelques ouvriers afférés au binage, tels des silhouettes projetées sur la toile d'un théâtre d'ombres chinoises.

Maître Marius² accueillit les nouveaux arrivants avec sa façon habituelle. À l'instar du Ravi de la crèche, il levait les bras au ciel, comme s'il retrouvait des membres de sa propre famille absents depuis longtemps.

La crise viticole, ajoutée à l'instauration du repos hebdomadaire obligatoire de 1906, avait contraint Maître Marius à se séparer d'une grande partie de son personnel. Le choix n'avait pas été aisé, l'homme rechignant à « jeter à la rue » des employés avec lesquels s'étaient nouées des relations plus amicales que hiérarchiques. Certains saisonniers étaient d'ailleurs partis volontairement, encouragés dans leur démarche par une substantielle prime « de retour au pays », assortie de la promesse d'une nouvelle embauche lorsque les circonstances le permettraient. Ainsi, beaucoup d'Espagnols avaient choisi cette option, leur retour étant facilité par une crise économique moins importante chez eux qu'en Italie. Pour les Italiens, par contre, les choses s'avérant être plus compliquées, Maître Marius avait temporisé au maximum jusqu'à ce que, l'âme déchirée, il se résolve finalement à congédier, sitôt les vendanges terminées, de « braves travailleurs » pour la plupart.

Francesco Dominati, lui, toujours à court d'argent, avait choisi l'option du retour volontaire. Toutefois, arrosant sans cesse un départ toujours reporté, il avait englouti la totalité de sa prime. Maître Marius, conscient de la situation délicate du couple et refusant d'entretenir davantage une « loque désormais inefficace et incontrôlable », avait finalement consenti à financer un nouveau voyage. Mais il avait acheté lui-même le billet de retour et conduit l'instable à la gare où, méfiant, il avait attendu le départ effectif du train vers Vintimille. Clara pouvait, depuis, recevoir son fils en toute quiétude, le dimanche après-midi.

L'homme qui était en train de ranger du bois sous l'appentis ne pouvait être que son grand-père — même s'il paraissait beaucoup plus vieux et voûté que celui qui émergeait quelquefois de la brume de ses souvenirs. Son visage buriné par les intempéries était celui d'un être brisé par les ans et la misère, dont le regard absent traduisait la lassitude et la résignation. Cet être-là n'était visiblement plus dans la réalité de l'instant ; il accomplissait sa tâche tel un automate. Vêtu chichement, il portait une chemise ouverte laissant apparaître son

¹ Nom donné au domaine par les villageois

² Ainsi appelé par les ouvriers et le maître de chais

torse velu. Son pantalon de toile écrue, ceint d'une simple corde, tombait en accordéon sur une paire de sabots de bois d'une autre époque. Carlo s'approcha doucement...

— Bonsoir Monsieur Rossi. Belle journée, non ?

L'homme interrompit sa besogne, considérant un instant le nouveau venu, interloqué. Ici, peu de personnes lui donnaient du « Monsieur Rossi ». D'une part parce que le hameau était pratiquement désert ; d'autre part parce que tous ceux qui y résidaient se connaissaient et appartenaient, peu ou prou, à la même famille. Aussi, l'appelait-on Menico ou Domenico plutôt que Rossi... Il regarda donc plus intensément le garçon dont l'allure lui rappelait néanmoins quelqu'un de jadis connu, et dont la stature et l'expression du visage évoquaient ce même être cher, tragiquement disparu... Il était perplexe. Mais non ! C'était impossible... Son imagination devait lui jouer des tours... Dieu et la Vierge Marie ne sauraient aujourd'hui exaucer un vœu formulé depuis tant et tant d'années. Non !, lui n'était né que pour la souffrance et la pauvreté. Alors, s'imaginer pareil cadeau était chimérique... Il fallait par conséquent qu'il s'ôte impérativement cette idée saugrenue de l'esprit ; au plus tôt, car il était inutile de se torturer davantage. Mais lorsqu'il s'entendit appeler « Nonno », il ne put s'empêcher de mettre un genou à terre et d'éclater en sanglots, foudroyé par l'émotion.

Cela faisait un mois que le 201e avait débuté les manœuvres ; il s'apprêtait à rejoindre le front. Une question de jours, selon la rumeur, les pertes dans les vallées de l'Isonzo étant considérables. Alors, aux marches forcées et aux initiations au tir, avaient succédé bivouacs et combats nocturnes.

Jusqu'à ce jour de juillet 1916, où pour contenir les vellétés de l'armée austro-hongroise susceptible de lancer une deuxième « expédition punitive »³ destinée à envahir la Vénétie, le régiment partait la peur au ventre renforcer les troupes sur le Trentin.

Il faut dire que les nouvelles du front n'étaient pas rassurantes : les cinq dernières batailles dites « de l'Isonzo » s'étaient soldées par d'innombrables pertes dans les rangs italiens où quelque cent quatre-vingts mille hommes avaient été tués ou faits prisonniers. La troisième du nom, par exemple, qui s'était déroulée du 18 octobre au 4 novembre 1915, avait coûté, à la seule Italie, quelque soixante mille hommes, dont onze mille morts. Tout cela inutilement par ailleurs, car, à chaque fois, les quelques kilomètres carrés gagnés au prix d'énormes sacrifices étaient repris les jours suivants par les Austro-hongrois... Ainsi, au nom de la sacro-sainte nécessité de conquête de points définis par l'État-major — on ne sait pourquoi — comme étant « stratégiques », envoyait-on au casse-pipe des bataillons entiers sans se soucier des conséquences.

Mais une autre rumeur inquiétait davantage les hommes : le 29 juin, sur le mont San Michele, les Autrichiens avaient, semble-t-il, utilisé une nouvelle fois les gaz et lancé quelque six mille bombes au dichlore, tuant ainsi plusieurs centaines de soldats en quelques minutes. (...)

³ Le 15 mai 1916, l'opération baptisée « Expédition punitive » débute. Les forces austro-hongroises, appuyées par une artillerie massive, enfoncent rapidement deux lignes de défense ennemies et occupent le plateau d'Asiago. La route de Venise est ouverte.